

1940-1941

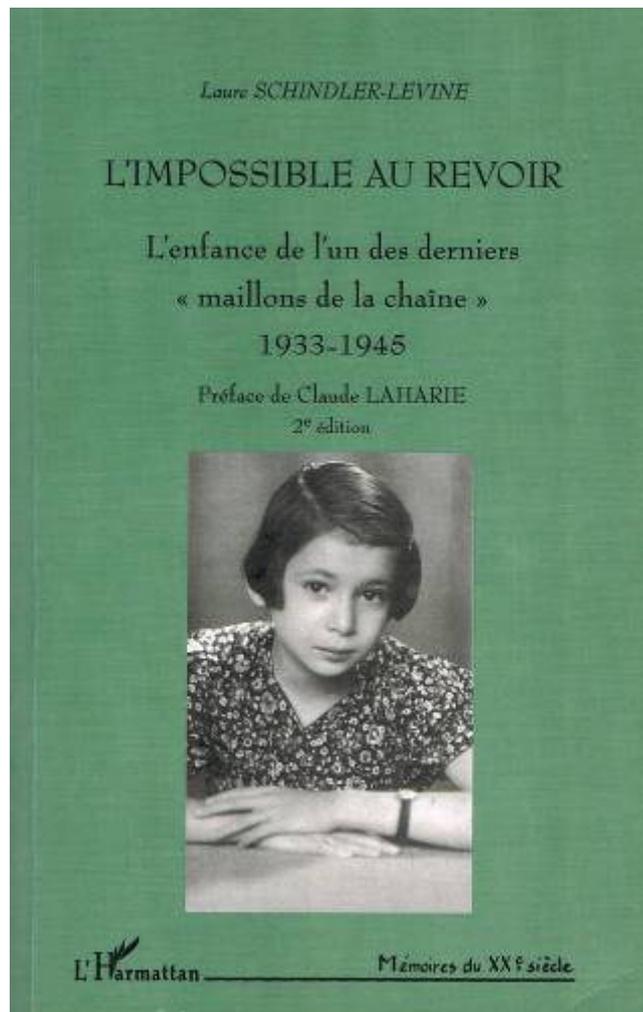
Laure SCHINDLER-LEVINE

L'histoire d'Harry, un homme ordinaire

Texte publié dans l'ouvrage de Claude Laharie Gurs. **L'Art derrière les barbelés (1939-1944)**, Atlantica, Biarritz, 2007, p. 154-156

L'auteur a été internée au camp de Gurs entre octobre 1940 et mai 1941, à l'âge de 7 ans.

*Elle a publié les souvenirs de sa jeunesse dans son ouvrage **L'impossible au revoir. L'enfance de l'un des derniers « maillons de la chaîne » (1933-1945)**, L'Harmattan, Mémoires du XXème siècle, Paris, 2001, 185 p.*



« *Once upon a time*, car c'est ainsi que commencent tous les contes de fée, qu'ils soient heureux ou tristes, *once upon a time*, il y a très longtemps, dans un autre pays que la France, il y avait un homme nommé Harry. Ce pays était l'Allemagne. Harry y avait grandi, il y avait vécu une vie normale d'enfant avec sa sœur Lucie et avec ses parents, semblables à ceux de ses camarades. Dès sa première jeunesse, Harry n'eut que deux passions, la lecture et le dessin.

En fait, je ne connais que peu des détails sur la vie de ce jeune homme ou sur l'histoire de sa famille, car Harry n'a jamais eu beaucoup d'occasion de m'en parler, en dehors de quelques anecdotes concernant son père, un homme qui semblait avoir un grand sens de l'humour. Harry avait hérité de cet humour et l'exprimait dans ses dessins, ses caricatures surtout.

Harry avait fait ses études conventionnelles à Heidelberg, avant de s'installer à Berlin où, célibataire endurci, il avait rencontré, vers la fin de sa trentaine, une jeune femme dont il était tombé éperdument amoureux. Cette jeune femme était une étudiante en médecine, chose rare pour une femme de cette époque. Ils s'étaient mariés en dépit d'une différence d'âge de douze ans.

C'est alors qu'Harry, désormais dentiste, il fallait bien qu'il se trouve une profession lucrative, devint un homme heureux. Lui qui n'avait jamais vécu qu'à travers ses livres, il commença enfin à vivre pour lui-même et pour le bonheur d'un amour partagé avec sa femme. Il vivait dans l'univers des idées contenues dans ses livres, ses livres qu'il collectionnait au point de posséder une bibliothèque impressionnante.

J'ai oublié de dire qu'Harry était juif, quoi qu'il n'ait jamais beaucoup pratiqué, mais dans les années vingt, cela n'avait pas d'importance.

Conventionnellement, son voyage de noces avait eu lieu à Venise, comme c'était la coutume, à l'époque, dans les milieux bourgeois. En 1927, quatre ans après son mariage, une fille était née à Harry et à Grete. Ce fut une nouvelle passion pour Harry. Il aimait toujours ses livres et ses dessins, il aimait toujours sa femme, mais il adorait sa fille, cette petite qui lui était née lorsqu'il avait 42 ans, Il l'avait appelée Lore, d'après la Loreley de Heine.

Avant la naissance du bébé, Harry se croyait comblé par la vie. Mais depuis, il découvrait qu'il ne s'était jamais connu une telle capacité d'amour et de tendresse pour cette enfant. Il aimait toujours la lecture des géants de la philosophie allemande, il continuait, lorsque le temps le lui permettait, à dessiner et à écouter Bach et Mozart, "comme tout bon Allemand qui se respecte" mais, comme sa femme Grete était devenue médecin pédiatre et qu'elle était très occupée, il lui incombait le plus souvent de s'occuper de sa fille.

Harry aimait Goethe et Schiller, la poésie de Heine, les dissertations de Kant et de Schopenhauer, les romans de Thomas Mann et de Stephan Zweig, mais par dessus il aimait sa fille, qui le lui rendait bien. Il avait une prédilection pour les contes d'Oscar Wilde, qu'il lisait à sa fille au moment de se coucher, en particulier *Le Grand Egoïste*, qu'elle pouvait entendre et réentendre sans se lasser...

Certes, rien de tout cela ne fait d'Harry un homme hors de l'ordinaire. Il n'a jamais rien fait de spectaculaire ni d'héroïque, ni contribué à une grande œuvre. D'après ce qu'on disait de lui, il n'était qu'un homme profondément bon, incapable de croire à l'existence du mal, même quand le mal s'approchait de plus en plus de lui et de sa famille. Il croyait à un monde civilisé, il croyait aux grandes valeurs humaines contenues dans ses livres, il croyait aux idées des grands écrivains, il croyait en sa *guérisseuse* de femme, il croyait que sa fille grandirait dans un monde, temporairement perturbé certes, il croyait... Mais il se voilait la face. Il ne voyait pas que le monde civilisé était sur le point de sombrer, qu'il allait disparaître de façon définitive et qu'avec lui allaient disparaître la femme qu'il aimait, l'enfant qu'il adorait et, en fin de compte, lui-même.

Un jour, Harry revint bouleversé à la maison. Il avait pris un livre et était allé s'asseoir sur un banc, dans un jardin public. C'était une journée ensoleillée et le monde entier semblait en paix. Machinalement, il s'était retourné et avait découvert, sur le dos du banc où il était assis, une inscription : "*Juden verboten*". Interdit aux Juifs ! Il rentra à la maison pâle et bouleversé. Cela dut être la première rencontre directe d'Harry avec le nazisme, avec les forces du mal qui envahissaient son pays, ces forces auxquelles, même alors, il s'obstinait à refuser de croire. Se leurrant, il pensait sans doute que l'inscription, sur le dos du banc, n'était que l'œuvre insignifiante de quelque méchant gamin. Pauvre Harry, avec ses illusions tenaces !

Les illusions ont du tout de même s'effondrer, le 11 novembre 1938, avec la *Kristallnacht*. Cette nuit-là, les criminels nazis ont pour la première fois publiquement montré leur vrai visage. Cet événement atroce a fini par faire tomber le mur qu'Harry avait si obstinément construit autour de lui, en refusant de croire au mal.

Ils sont venus chez lui. *Ils* l'ont trainé à Sachsenhausen, un des pires camps de concentration construit et administré par les monstres de ce temps. Grâce au courage incroyable de sa femme, Harry est sorti de cet enfer au bout de six semaines et il est rentré chez lui. Sauf que ce n'était plus Harry. C'était quelqu'un d'autre. Harry, celui qui croyait à l'Allemagne de Schiller et de Heine, celui qui croyait à son pays, celui qui croyait que la bonté humaine, en fin de compte, finissait toujours par l'emporter, cet Harry-là n'existait plus. S'*ils* ne l'avaient pas encore tué physiquement, *ils* avaient tué son esprit. Ils avaient tué *once upon a time*, son esprit lumineux, confiant et émerveillé devant la beauté de la vie.

Son âme avait été détruite. Alors, avec un dernier sursaut de force vitale, cette force que donne la rage, Harry est allé dans sa bibliothèque, son sanctuaire. Harry s'est mis à *tuer* ses précieux livres, en les déchirant et en les piétinant. A son tour, il a *tué* Goethe, Schiller et Heine, tous ces faux dieux qu'il s'était construits ans sa vie. Ce jour-là, Harry s'est rendu compte qu'il s'était trompé de dieux et qu'il leur avait tout sacrifié, sa femme et sa fille, la vérité, ainsi que, sans doute, l'échappatoire qui aurait encore pu sauver sa famille.

Qu'est devenu Harry, quelques années plus tard ? Un homme éteint, transporté de camp de concentration en camp de concentration, Il a perdu sa femme qui a sacrifié sa propre vie en essayant de le sauver. Il a été forcé d'abandonner son enfant à tout jamais, sa *Bummerl*, comme seul il l'appelait. Et lui aussi, il a fini par mourir, non seulement de faim, de faiblesse et de maladie, mais surtout de désespoir, de solitude et d'abandon.

A sa mort, Harry avait 56 ans. Il aurait pu avoir encore une longue et heureuse vie. Sauf que la haine et la cruauté ont tout enlevé à cet homme, un homme ordinaire qui n'avait jamais fait de mal à personne.

Once upon a time. Il y avait un homme nommé Harry. Il aimait la littérature, la poésie, l'art, sa femme et son enfant. Il est devenu un simple numéro dans la destruction sauvage de ces années de mort, une petite vague, comme tant d'autres, dans cet océan immense de souffrances. Un homme qui a tout de même trouvé le courage de crier à son unique enfant "*Courage, Bummerl ! Tiens le coup !*". Son dernier cri, au moment où il était embarqué sur le camion qui le conduisait vers la mort. Peut-être que cet homme, Harry, n'était pas si ordinaire...

Once upon a time. Il y avait un homme nommé Harry dont l'histoire, ni conventionnelle, ni ordinaire, ne ressemblait à aucune autre. Cet homme nommé Harry était mon père. »



Laure Schindler avant la guerre

Plus d'un demi-siècle après...

Retour à Gurs de Laure Levine
(extrait du Patriote Résistant - Février 99)

(...) Nous approchions : Gurs 7 km, puis 3 Km. Enfin l'autocar s'arrêta et nous descendîmes.

Ma première réaction fut une terrible déception : Où était le camp ? Où était la boue ? Où étaient les baraques, les îlots ? Cette route immense traversant le camp ? Où étaient les barbelés ? Où étaient mon passé, mon enfance ? Où était cette fille affamée, remplie de poux et de désespoir ? Où étaient tous ces gens qui pour le meilleur et pour le pire, faisaient à jamais partie de cet endroit ? Où était Gurs ? (...)

Vint le moment de la cérémonie. (...)

Ce qui me fit finalement pleurer, ce ne furent ni les discours, aussi émouvants qu'ils fussent, ni la cérémonie, ni les drapeaux, ni les beaux monuments (un pour les Juifs, un pour les Espagnols), ni même le cimetière, avec ses rangées de tombes portant des noms inconnus, parmi lesquels auraient pu facilement figurer le nom de mes parents ou le mien.

Ce fut un chant, qui tout à coup s'éleva : dans un

un coin du cimetière, un groupe de femmes entonna le Chant des déportés, qui commence par : "Loin dans l'infini s'étendent des grands près marécageux" et se termine par "Mais un jour dans notre vie le printemps reflurira"...

Je m'approchai du groupe pour me joindre à lui, enfin les larmes aux yeux. Puis je fis quelques pas seule, en regardant autour de moi il y avait là le même paysage de montagne si paisible, ensoleillé ce jour-là. Un paysage que ne défiguraient plus ni les barbelés, ni les prisonniers affamés, désespérés, meurtris. L'herbe avait remplacé la boue et je ne parvenais pas à identifier cette beauté sereine avec l'endroit de cauchemar d'alors. Il me semblait qu'en effet les "près marécageux" avaient littéralement fait place à un "printemps refluri".

J'essayai en vain de retrouver "ma" montagne, celle qui jadis m'avait donné réconfort et stabilité. N'y parvenant pas, j'adressai donc mes remerciements à l'ensemble des montagnes.

* * * * *